

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3077. — 60^e Année.

SAMEDI 9 DÉCEMBRE 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSELIN



JUSQU'AU BOUT ! (*Composition de M. Ch. B. de JANKOWSKI*).

Tandis que, dans le mystère du Palais-Bourbon, le Comité secret discute des moyens de hâter la Victoire, la France, frémissante mais calme en la certitude où elle est de ses glorieuses destinées, attend. Elle est prête à tous les sacrifices qu'il lui faudra consentir encore ; son épée ne lui tombera point des mains qu'elle n'ait chassé de ses foyers l'envahisseur et libéré la Belgique, la Serbie, la Roumanie. *Jusqu'au bout !* est son mot d'ordre, comme il est celui de toutes les puissances de l'Entente. Rien ne saurait prévaloir contre sa volonté ni contre sa confiance.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

« AU CHAMP D'HONNEUR »

Un nouveau livre « sur la guerre ! » Il y en a tant !

Je ne dis pas qu'il y en a trop, car tous contiennent des choses qu'il faut que nous sachions, des choses que nos enfants ne devront jamais oublier, soit sur l'infamie des barbares contre lesquels nous luttons, soit sur l'héroïsme de nos défenseurs, soit aussi, on peut bien le dire, sur la noble impassibilité de ceux de l'arrière, des femmes, des vieux, des enfants, qui ne sont bons qu'à croire et à espérer, formidable et invincible réserve de l'armée combattante, innombrable phalange dont rien n'entame la confiance et l'union, ni les difficultés croissantes, ni les deuils déchirants, ni le souvenir lointain et presque ridicule de nos dissensions politiques et de notre insubordination abolie. Les témoignages sont unanimes et se succèdent, à la barre de l'histoire, si nombreux, qu'il faut renoncer à tout lire, chaque jour apportant dix nouveaux volumes qu'on doit se contenter de feuilleter.

Mais celui-ci ! Il est là, depuis quelques jours, sur ma table ; il me fait peur et il m'attire ; je le repousse et je le reprends : ce n'est pas de l'imprimé, des feuillets cousus et brochés ; c'est de la vie haletante et angoissée, un cœur qui bat, une âme qui souffre, des yeux qui ne veulent pas pleurer. C'est l'histoire simple et serene de tous ceux qui ont donné un être cher à la patrie, de tous ceux qui ont embrassé, — sans larmes, mais torturés, — celui qui partait pour le grand devoir. L'écrivain éminent et aimé qui a noté cette sorte de journal, l'a fait volontairement, sans art, sans recherche d'effets ; mais quel art, fût-ce le plus raffiné, vaudrait cette sincérité, ce soin de ne rien omettre et cette puissance dans l'observation dont le plus insouciant des hommes se trouve subitement doué aux heures critiques et douloureuses de la vie ?

La chose est venue comme un coup de foudre. La veille on la jugeait impossible, et, tout à coup, en quelques heures, c'est fait : on part ; cela s'effectue dans une sorte de fièvre inconsciente, avec un calme apparent et singulier ; la chambre en désordre, la cantine ouverte, les vêtements que l'on plie ; les recommandations échangées, les sourires, l'affection de trouver cela tout simple, tout naturel, les arrangements d'avenir, comme si l'on voulait prendre possession des jours, des mois, des ans qui vont suivre... et, au fond de l'être, le cœur qui tremble, la gorge qui se séche, les mots qu'on n'ose dire, de crainte qu'ils tremblent sur les lèvres, l'esprit qui évalue la fuite des minutes : encore une demi-journée, encore une heure, plus que dix minutes ! Et la séparation enfin, acceptée, en apparence, allègrement, de bonne humeur, ainsi qu'un incident sans importance, en gens assurés de se revoir avant la fin de la semaine : — « Allons ! A bientôt ! Bonne santé ! Bonne chance ! » Ah ! ce *bonne chance* ! lancé d'un ton indifférent, ainsi qu'une banalité courante, comme on y met toute son âme, comme il est gros de vœux, ardent comme une prière, solennel comme une bénédiction.

Un dernier embrasement, la porte qui se ferme, le bruit des pas qui descendent l'escalier ; un silence. Et tout est changé. Tout est changé en nous et autour de nous : nous ne sommes plus ce que nous étions la veille ; la vie nous paraît autre, si intense subitement, si vaste, que le passé le plus proche nous semble infiniment lointain et petit ; les souvenirs d'hier se confondent avec ceux de notre enfance, au temps où nous étions légers, insouciants, occupés de mesquineries et puérilités. Maintenant une seule chose compte, — la Victoire ! — nous lui sacrifices tout ce qui nous tient au cœur, nous sentons que rien d'autre n'importe, et que nous ne voulons qu'elle, dût-elle briser nos coeurs, ruiner notre vie, ne rien laisser debout de ce qui faisait naguère nos petites joies et nos grands désirs. Ces sentiments, tous les Français ne les ont point formulés ; le goût de l'analyse n'est pas dans notre tempérament ; mais tous les ont éprouvés, consciemment ou non ; et c'est là l'explication de cette merveilleuse et invraisemblable transformation de notre nation impatiente et impressionnable en un peuple tenace, recueilli, discipliné, uni dans

l'obsession d'une pensée unanime et d'un même et radieux espoir.

J'admire combien ce que j'essaie d'exprimer là ressort mille et mille fois plus frappant et plus net des menus faits notés par M. Hugues Le Roux, l'auteur de ce livre, *Au champ d'honneur*, dont la lecture a brusquement réveillé en mon esprit, aussi vivaces que la réalité, les impressions des premiers jours de la guerre. Notre grand confrère a quitté, la veille, son fils Robert, sous-lieutenant de réserve, parti pour la frontière dès le premier jour de la mobilisation. Le père, anxieux, déjà, mais ferme, se promène dans Paris : il va voir la gare par laquelle, hier, il est parti ; et, tandis qu'il revient vers le centre de la ville, ses yeux s'ouvrent à la nouveauté de ce qu'il aperçoit : la foule qui encombre les rues est toujours cette foule parisienne, bruyante, gouailleuse, turbulente, avec des remous de mer agitée ; mais il y a autre chose, d'inattendu et de superbe, d'inédit, en quelque sorte : de la décision, de la foi, de l'honneur — et de la gaieté encore : ce peuple, dans la joie de l'action, se réveille de l'immobilité qu'un sortilège lui a imposé depuis quarante-quatre ans. Ici, là, pourtant, des femmes, — des jeunes et des vieilles, — que leurs hommes tiennent par la taille, avancent avec des figures de somnambules. Rue La Fayette un couple passe : un ouvrier d'une trentaine d'années, tenant par la main une petite fille qui n'a pas six ans. L'enfant porte un tablier et, sur la tête, une espèce de bonnet tout sale qui érasse les cheveux noirs. L'homme lui parle comme à une grande personne, comme à quelqu'un qui, depuis longtemps, sait ce qu'est la résignation, quelqu'un qui « doit » avoir du courage. Il lui dit ces deux mots que, depuis la veille, tous les hommes qu'on rencontre murmurent à toutes les femmes qu'ils entraînent : — « Tu comprends... »

Elle « comprenait » très bien, la petite fille de six ans. Elle comprenait qu'elle avait eu une mère, depuis longtemps morte ou disparue. Du moins il lui restait cette force un peu brusque, mais si tendre, un père, celui qu'elle tenait par la main. Elle comprenait que cette pauvre petite main, toute gonflée à force d'avoir serré, il allait falloir l'ouvrir. Tout à l'heure son père l'embrasserait, il l'enlèverait dans ses bras, il la remetttrait à des inconnus, et puis il s'en irait sans tourner la tête. Elle voyait cela clairement, la petite fille de six ans ; elle ne pleurait pas : elle comprenait. |

Puis ce furent les jours d'attente ; l'horreur de l'invasion de la Belgique, les récits incomplets, des crimes allemands, récits qu'on ne pouvait croire ; les lectures des communiqués du matin et du soir, dans le laconisme desquels on cherchait à deviner, sans chance d'y parvenir, quel pouvait être le sort de celui qu'on suivait, par la pensée, dans les « canonnades ininterrompues » et les indications telles que celle-ci : « les pertes sont lourdes des deux côtés ». Où est-il parmi ce grand désarroi de la retraite ? Comment supporte-t-il les fatigues, les terribles visions du champ de bataille ? Certaine nuit, le père qui nous conte ainsi l'histoire de ses pensées, regagnait son logis, à cette heure où, toutes lumières éteintes ou voilées, la lune fait de Paris un grand mausolée. Il regardait dans le ciel cette lumière pâle et songeait : — « Toi qui marches là, pauvre homme, après une journée de labeur, et qui vas chercher un peu de repos avant que le jour se lève, saisis seulement si, en ce moment, quelque part, dans l'herbe, ton fils n'est pas renversé, la bouche et les yeux ouverts ? » L'angoisse était si intense que le père en gémissait, dans l'ombre, comme un chien égaré. Mais c'est parce qu'il était seul, que nul ne pouvait le voir, ni l'entendre. Dans la journée, aux heures de travail, parmi le va-et-vient des relations, il était comme les autres, héros de l'arrière, qui, la détresse paternelle au cœur, avaient la mine quiète et le sourire aux lèvres. On s'abordait, on s'interrogeait, on causait de ceux qui vous remplissaient l'âme, comme d'indifférents partis pour quelque escapade sans danger. Et on se quittait, plein d'entrain apparent, comme si on n'avait pas vécu en plein cauchemar, les yeux clos, la pensée bien loin, insoucieux à tout ce qui n'était pas *lui* — lui, l'enfant si cher, dont on ne savait rien.

Et la victoire vint, la victoire qui sauva Paris : les services se régularisèrent, les lettres arrivèrent du front. Vous rappelez-vous, vous rappelez-vous ce qu'ils nous apportaient de

confiance et de réconfort, ces billets tout frippés, écrits au crayon, en hâte, que nous adressaient nos enfants grisés de leur nouvelle vie ? Malgré tout ce qu'ils avaient derrière eux de projets, l'amour et de rêve, comme ils étaient joyeux de se battre ! Se trouve-t-il en France quelqu'un pour avoir rencontré dans ces lettres un mot, un seul mot de regret ou de plainte ? M. Hugues Le Roux nous cite quelques-unes de celles que son lieutenant écrivait à sa fiancée : quelle foi, quelle ardeur, quelles précautions pour ne pas inquiéter. Il ne leur arrive jamais rien, à ces braves enfants, s'il faut les en croire : on se bat toujours là où ils ne sont pas ; leur position est invariablement de *tout repos* : ah ! ils ne sont pas *vanards* ! ils abusent même de la modestie : ce n'est pas dans leur correspondance qu'on devra chercher des récits de combats, et il faut attendre qu'ils soient cités ou qu'ils soient tombés pour savoir enfin qu'ils ont pris contact avec l'ennemi. Elles sont précieuses à ce point de vue ces lettres du lieutenant Le Roux : rien que des images gaies, des tableaux riants, — la relation d'une excursion de plaisir. Il est souvent question, dans ces lettres, d'un lieutenant Jean-José... dont le nom est cher à tous les amis du *Monde Illustré*. Bien que Robert Le Roux ne le désigne que par ses prénoms, nous le reconnaissions à sa belle humeur joyeuse, à son entrain, à sa chaude et rayonnante camaraderie. Dès le premier jour, Robert et Jean-José sont devenus amis : ils vivent ensemble, dorment sur la même botte de paille, et marchent au feu sur la même ligne : — « Hier nous avons traversé Nancy, ça a été inoui. On était satisfait de notre travail de ces jours-ci et on nous donnait de tout. Je parle de vous tout le temps à Jean-José... nous jouons aux cartes pendant que nous n'avons rien à faire. En ce moment nous jouons le souper que nous ferons vous, sa femme, lui et moi à notre retour. Ce sera très amusant... »

Tel est le ton : délicieux, charmant, chic, splendide, amusant, — amusant surtout, ce sont les épithètes qu'emploient exclusivement ces braves enfants de France pour qualifier leur situation : ils sont trempés par la pluie, rôtis par le soleil ; ils couchent à la belle étoile, ils marchent tout le jour, ils sont boueux des bottes au képi, ils manquent souvent de ravitaillement... C'est enchanteur ! Ils rient, ils chantent, ils plaisantent, ils sont ravis. Il faut croire, cependant, que tout leur temps ne se passait pas à se féliciter des agréments de l'aventure et à jouer aux cartes puisque, les deux amis, le même jour, tombèrent blessés. Robert Le Roux était atteint d'une balle au bras droit : une autre avait traversé la poitrine, et fait une plaie à la moelle épinière. Le père reçut la nouvelle, un matin, en arrivant à son bureau...

Mais non ! Je n'avancerai pas davantage dans l'analyse de ce livre de souvenirs. Je ne me reconnaissais pas le droit de toucher à ce memento, de le résumer, de le découper en articles, d'en extraire des citations. Ce père a mis là toute sa douleur, comme en un reliquaire... on n'ouvre pas les reliquaires. Il nous conte son départ précipité de Paris, son voyage à la recherche de l'ambulance où se trouvait son enfant ; il nous conte, heure par heure, les vingt-six jours, plus longs à vivre que vingt-six années, passés au chevet du mourant. Vingt-six jours de sourires confiants, de projets d'avenir, de bonne humeur affectée, de plaisanteries échangées entre le père et le fils également soucieux de s'illusionner l'un l'autre. Vingt-six jours de désespoir, de déchirements, de larmes, d'effroi, de prières ardentes, dès qu'ils étaient séparés. Ce n'est point ici de la littérature, c'est la montée d'un calvaire et il y aurait impipiété de suivre et d'épier dans cette cruelle ascension celui qui l'a si religieusement et si héroïquement accomplie. Nous l'aimions, cet écrivain, pour son œuvre ; nous le vénérons désormais pour sa douleur, nous l'admirons pour son stoïcisme patriotique et paternel. Vous qui, dans le receuillement, lirez ces pages, telles qu'il n'en fut jamais écrites, dites s'il est possible qu'après avoir tant donné, les gens de France admettent jamais un instant la pensée que tout ce courage, tous ces pleurs, tout ce sang, ne fussent pas payés du seul prix qui soit digne d'eux — la Victoire ?

G. LENOTRE.



Accompagné du général Mazelle, le prince de Connaught décore quelques-uns de nos soldats. Très populaire parmi nos troupes, pour lesquelles il professe lui-même la plus vive admiration, le prince saisit toujours avec empressement l'occasion qui s'offre de se rendre au milieu d'elles.

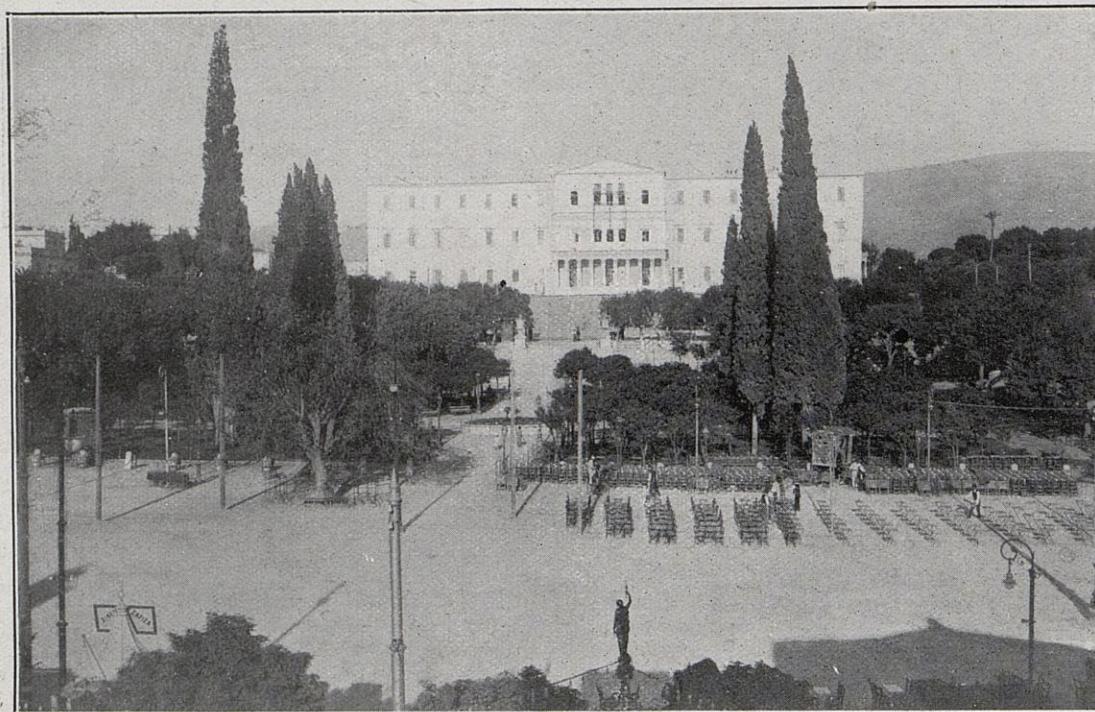


Avec le général Joffre, le prince de Connaught passe en revue les unités françaises qui se sont particulièrement distinguées au cours des récentes opérations.

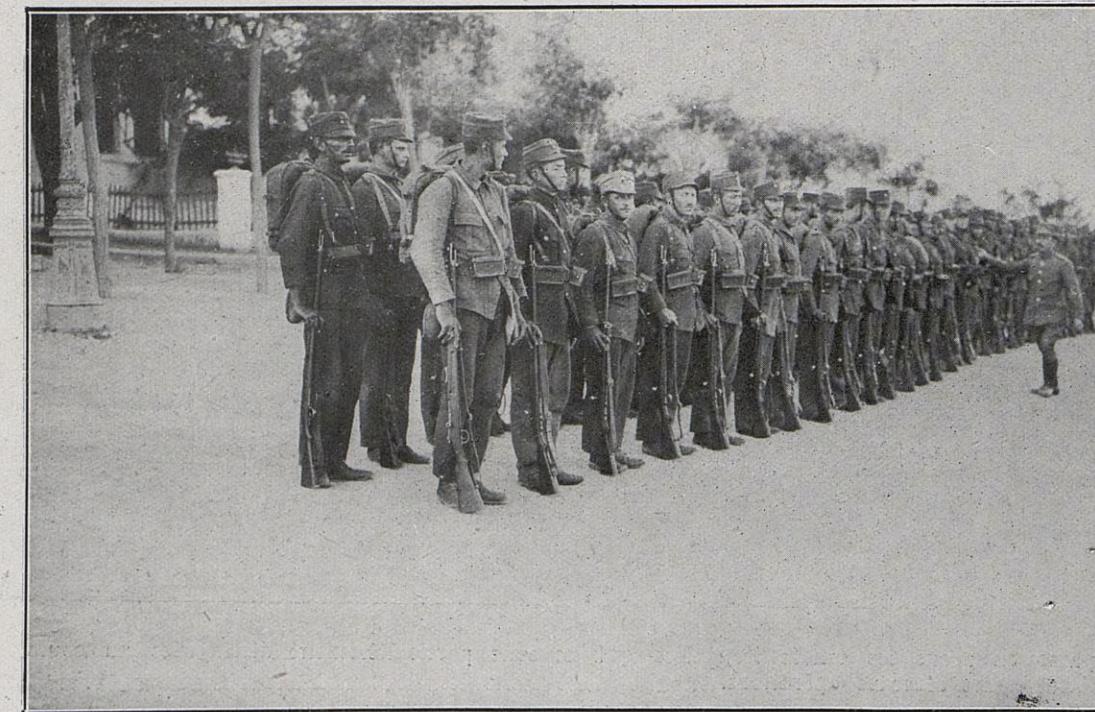
LE PRINCE DE CONNAUGHT SUR NOTRE FRONT



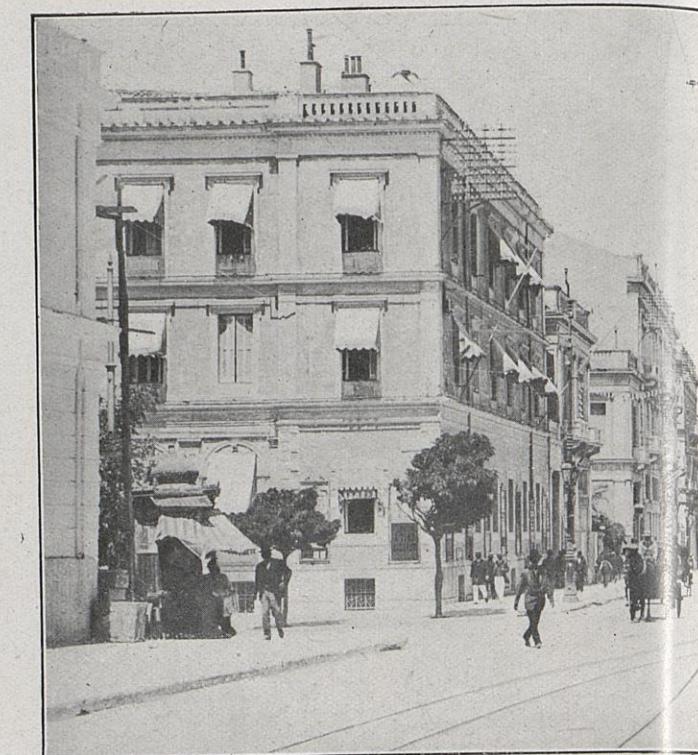
ATHÈNES. — Vue générale avec, au loin, le mont Lycabette.



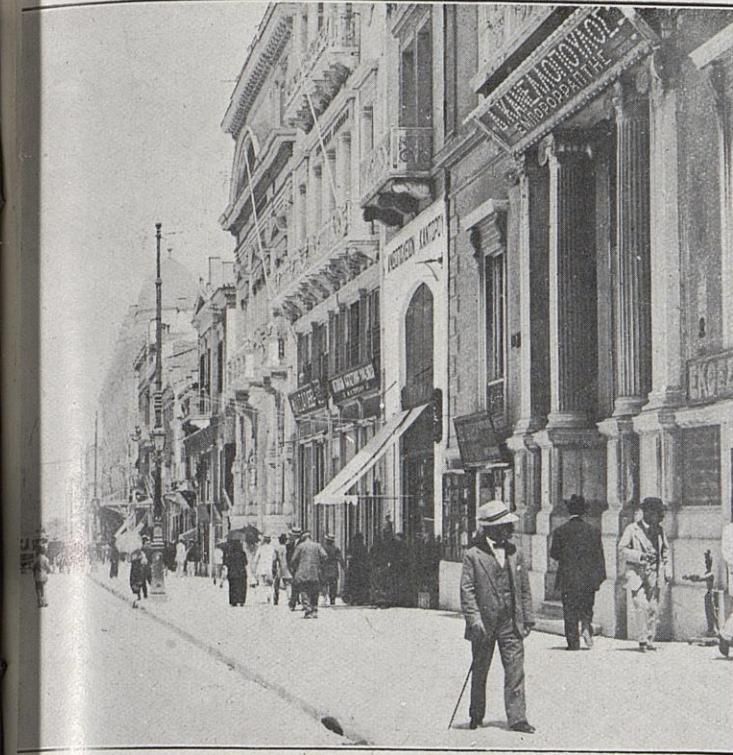
ATHÈNES. — Le Palais Royal. Le jardin du Zappeion, où se trouvaient les marins français au moment où l'artillerie royale grecque ouvrit le feu sur eux, est attenant aux jardins qu'on voit ici.



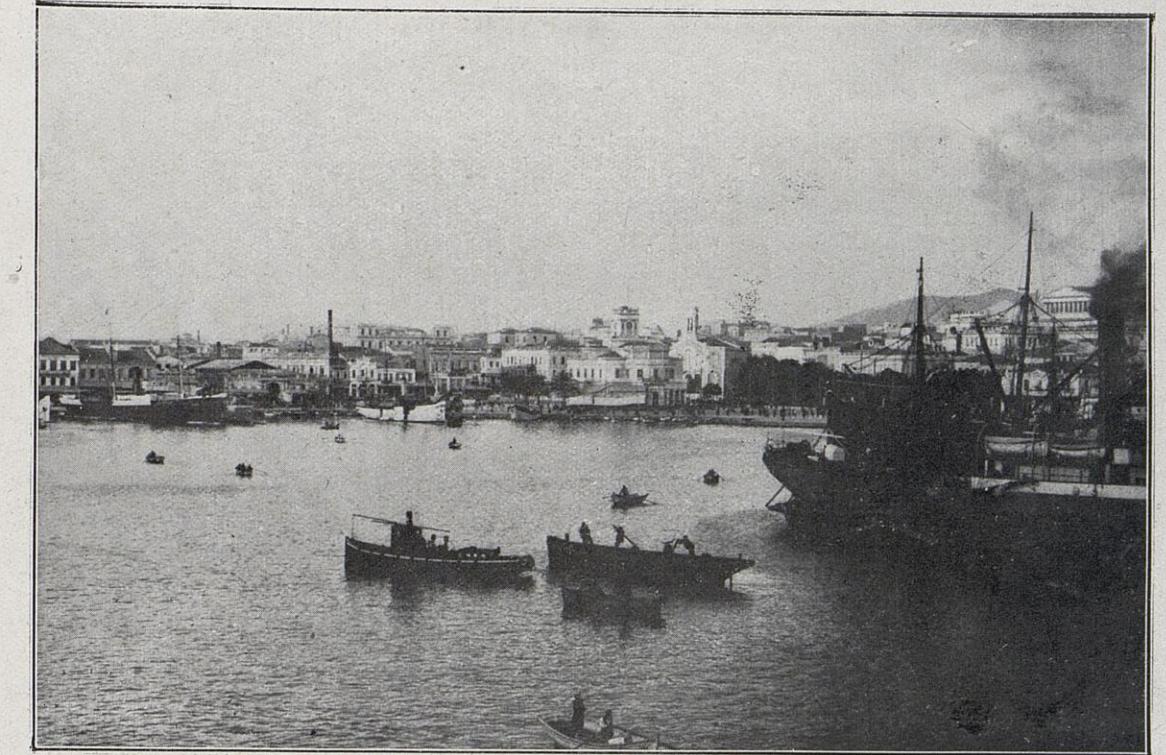
Quelques-unes des troupes royales qui attaquèrent les marins alliés : fantassins grecs,



ATHÈNES. — La rue du Stade, l'une des artères



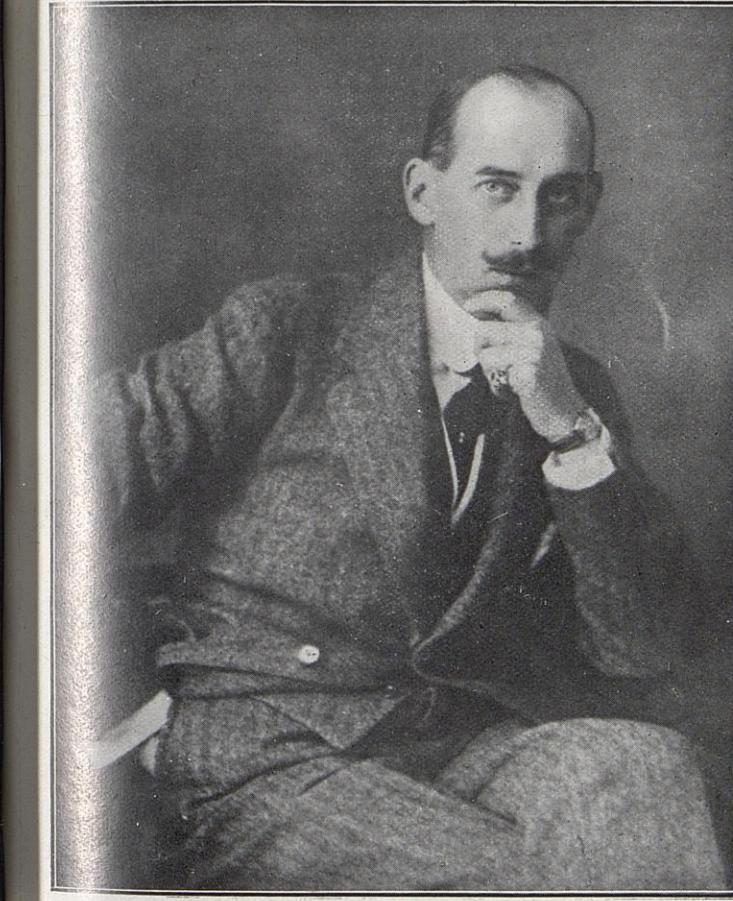
les plus animées de la capitale grecque.



LE PIRÉE. — Vue du port où débarquèrent les marins alliés.



Le roi Constantin de Grèce.



Le prince Nicolas qui vient de visiter les Cours d'Europe.



ATHÈNES. — Vue générale où s'évoquent



les vestiges de l'antique Hellade.

M. Vénizélos et le Gouvernement de la Défense nationale remettant son drapeau à la 4^e division de Sérès.



LES « TANKS », TERREUR DES ALLEMANDS

Rien ne résiste à la puissance destructive de ces forteresses mouvantes, qui broient sur leur passage les défenses les plus formidables élevées par l'ennemi — et l'ennemi lui-même... (Composition de M. Fred. Voigt.)

JOURS DE GUERRE

SAMEDI, 25 NOVEMBRE. —

Ma chambre est close au vent du Nord,
Elle est close et solitaire
Depuis la guerre ;
Pourtant
Voici le vent
Qui vient et passe et qui s'arrête et passe encor
Avec le défilé des mourants et des morts
A travers les combats qui font trembler la terre...

Ce matin même j'ai reçu le volume jaune dont la couverture porte les petites ailes du pétase de Mercure. *Les Ailes rouges de la guerre*, par Emile Verhaeren... Et j'ai lu aussitôt l'un des premiers poèmes : *Ma Chambre*...

Oh ! la lutte innombrable et le destin géant !
Là-bas au loin, sur l'Océan
Face à face, les vaisseaux sautent :
Les Zeppelins armés traversent la mer haute :
Kirkholm, Kreusberg, Mitau, Dwinsk, Jacobstat,
Cités que la bataille énorme illumina [Vilna],
Et qui, toutes, m'étais, hier encore, inconnues !
O guerre dans le sol ! O guerre dans les murs !
La fureur s'y condense et l'horreur s'y accroît
Et des plaines aux monts, et des fleuves aux bois
Tout est sombre et terrible et sanglant à la fois.

La puissante vision du poète, cette âme ardente et blessée, dont il m'a été donné d'apprécier, chaque fois que je l'ai rencontré depuis deux ans, la sobre vertu, l'enthousiasme, toujours pareil à ces ardents tisons découverts sous la cendre et qui peuvent allumer des brasiers, se retrouvent dès les premières strophes des *Ailes rouges de la guerre*. Et toute son âme intime et tendre...

Depuis la guerre
Ma chambre est close et solitaire.
Dites, où sont-ils donc mes amis de naguère ?

Quelques instants plus tard, pour le déjeuner, dans le salon de Mme Philippe Berthelot, Emile Verhaeren est là, premier arrivé des convives, auprès de la maîtresse de la maison. Derrière le lorgnon, dans la pénombre, les yeux brillent de ces deux lumières soeurs qui sont comme la Vérité et le Rêve tenus en équilibre dans le regard du génie. Mais les paupières modestes voilent fréquemment ces clartés. Le poète nous annonce son départ, dans l'après-midi même, pour Rouen, où il va faire une conférence.

Les convives sont arrivés un à un, puis, la dernière, la comtesse de Noailles.

Le poète des *Vivants et des Morts* et du *Cœur Innombrable* et celui des *Villes Tentaculaires* et des *Forces tumultueuses* ne se connaissaient pas encore. Le Belge modestement se replie ; les paupières ont voilé les deux claires étoiles, derrière le lorgnon. Mme de Noailles dit sa joie de serrer la main de l'exilé, du grand poète des Flandres... On dirait une rose encensant un scarabée...

Mais, à peine à table, la rose s'est changée en abeille. On l'imagine dressée dans l'azur tremblant de midi et adorant le soleil, souverain maître, de tous les frémissements précipités de ses ailes bourdonnantes. Verhaeren s'est tu. A la droite de Mme Berthelot, on le voit qui admire la prodigieuse vitalité de la jeune femme aux grands yeux noirs, dont le visage fait penser à celui d'une Minerve des rouges flots de l'Égée.

Tout à l'heure il dira d'elle : « Voici peut-être le seul vrai poète d'entre nous tous. »

... L'abeille divinisée électrise l'air de la salle tendue de tapisseries chinoises. Verhaeren écoute, admire et se tait.

L'exceptionnelle véhémence, l'intérêt passionné que porte la souriante déesse aux gens, aux choses ; son attrait pour les chefs, la presse avec laquelle elle pique un adjectif sur un nom, comme un toréador pose ses banderilles décorées de papier frisé sur l'échine de la bête, plongent dans une sorte de délicieuse extase l'homme du Nord, le causeur réfléchi...

Voici le coin où l'autre mois
Pensifs et clairs, nous parlâmes à lente voix
De nos belles idées
Une à une par la science élucidées ;
Voici le coin de table où s'appuyait la main
De celui qui, sans jactance ni hyperbole,
Prêchait avec son âpre et vaillante parole
L'espoir humain ;
Voici le siège où s'asseyait
Celui qui tous les soirs venait à mon chevet
Me consoler, lorsque ma tête [pête].
Et mon sang et mes nerfs n'étaient qu'affre et tem-

Les vers lus quelques heures plus tôt se balancent, encore imprécis, dans la mémoire, pendant que j'observe l'ami silencieux. Je songe à des fragments de conversations que nous eûmes sur des mots, sur des grâces de syntaxe, des règles imprévues et sur toutes ces nobles forêts de l'étymologie, hantées amoureusement par lui.

Un instant, la conversation vient au roi et à la reine des Belges. Emile Verhaeren dit son admiration, son affection, on pourrait presque écrire sa tendresse, pour celui qui vit depuis vingt-six mois, sans en être sorti, sur les dunes de cette étroite province arrachée, dans les courants ensanglantés de l'Yser, à l'invasion allemande.

Hélas ! hélas ! où sont-ils donc ?
En quel délaissement et en quel abandon
Sont-ils flottants au gré de l'immense misère ?
Hélas ! hélas ! où sont-ils donc,
Mes amis de naguère ?

M. Philippe Berthelot se plaît à placer devant sa voisine, comme un tremplin devant un sauveur intrépide, un mot, un nom, une phrase, sur laquelle, aussitôt, s'enlève Mme de Noailles. L'intelligence indélimitée de l'un, la prescience de tout révélée par l'autre donnent au spectateur l'impression d'un duel entre deux aigles, à ces régions de l'atmosphère où ce n'est plus le ciel qui paraît bleu, mais la terre. Le génie paternel a laissé l'ombre de son mystère autour du jeune directeur des Affaires Etrangères.

Tout à l'heure Emile Verhaeren me dira : j'ai appris beaucoup de choses pendant ce repas.

Et puis, il partira directement pour Rouen, sans repasser par le petit appartement de Saint-Cloud, où il habite depuis le commencement de la guerre.

**

MARDI MATIN. — Dans les journaux, ce matin, aux dernières nouvelles, en quelques lignes, la mort de Verhaeren.

Nous l'avions laissé samedi, heureux des quelques heures passées ensemble, gagnant la gare Saint-Lazare avec toute sa tranquillité habituelle, son air effacé, observateur, des manières un peu d'artiste peintre qui a passé de longues heures au chevalet.

Et l'horreur de cette stupide mort de fait-divers nous hante, s'implante en nous, rend, pour quelques instants, toute autre vision, toute pensée impossibles. Il nous semble être mêlé au drame, dans l'humide crépuscule de gare d'un jour d'hiver. Quelle futile rencontre, quelles oiseuses congratulations, quel odieux bavard, auront retardé le poète !... Pour quel croisement de voitures, sur une place, la sienne se sera-t-elle arrêtée, sans qu'il se soit douté qu'alors, dans l'insondable, un petit disque noir venait de marquer sa fin en paraissant sur ce blasé cadran de l'éternité, dressé derrière le gravement des mondes...

Le sifflement des trains, les premières lumières, les petits feux de couleur, fixes et dormants ; l'indifférence pressée des voyageurs mêlée à la tranquille brutalité des hommes d'équipe... Un petit homme myope vient de sauter sur un marchepied et glisse... Le train qui entrat en gare le broie. Ce n'est pas celui qui allait mourir qui a crié. Ce n'est plus dans la rumeur des gens accourus, de la confusion des signaux et des ordres contraires, qu'une pauvre loque humaine, qu'on tire par les bras, qu'on a l'air de repêcher en la soulevant par les épaules, pour l'amener, tronçonnée et dégoulinante de sang, sur le rebord du quai.

Le peintre Gilsoul, un compatriote de Verhaeren qui l'accompagnait, vient de raconter le drame à un ami. Celui-ci arrive à Rouen. Le poète n'avait pas été retardé ; il se précipita trop vite, au contraire, sur le train qui n'avait pas encore stoppé, pendant que son ami lui criait d'attendre...

... Huit minutes, huit siècles, l'agonissant resta sous les roues qui lui avaient broyé les jambes et un bras, dans cette état d'insensibilité absolue, presque d'extase, que cause ce qu'on n'ose même plus appeler la douleur, portée au-delà du paroxysme. On lui versait du cognac entre les lèvres. Il murmura : « Ma femme... Ma patrie... Je meurs... »

Car moi, ce soir, je n'ai pour compagnon
Que mon foyer à qui je parle et dont la flamme,
Prompte à vivre ou à mourir,

Seule répond

Au sombre ou lumineux désir
Qui tour à tour s'allume ou s'éteint en mon âme.

La fin du poème intitulé *Ma Chambre* se déroule dans ma mémoire, presque mot à mot, goutte à goutte de sang...

... Le corps est porté dans ces salles, toujours funèbres, qui ont reçu le nom d'*attente*.

Les Ailes rouges de la guerre viennent de se tremper dans un nouveau sang, le sang vermeil d'un juste. Le chapeau retrouvé, le lorgnon, le sac... Maints détails lugubres. Et un si grand désarroi ! Seul, le visage du mort est calme en ce moment. Si le poète sommeillait, au crépuscule du matin, dans la petite maison du Hainaut qu'il aimait, serait-il plus confiant dans l'oubli qu'il n'est là, tout mutilé, sur cette banquette ?

— « Il paraît, me disait-il, dernièrement, il paraît que les Allemands n'ont rien abîmé chez moi, rien encore... »

Il était d'avance résigné à tous les sacrifices, lui qui n'avait, cependant, pour toute fortune, que cette petite maison du sage, ami des oiseaux et des arbres. Le voici passé, sans transition, de ce monde où nous ne pouvons espérer jamais que formuler des désirs, dans celui où seuls les plus purs se réalisent.

Des hommes habitués à pousser des voyageurs dans des compartiments et à rouler des colis et des bagages installent le corps dans une pièce moins fréquentée. Sur les quais, les globes électriques et les feux de couleur marquent des constellations et des volatilisations d'astres... Et le roulement d'un express qui entre en gare à l'air d'être, autour du grand poète de la Belgique, la rumeur éloignée des mondes qui se cherchent dans l'infini.

**

DÉCEMBRE. — Les membres de la Chambre syndicale de la couture se sont réunis tout récemment, non pour protestez ouvertement contre l'ordonnance de M. Dalimier prescrivant la tenue de ville dans les théâtres, mais du moins pour en causer...

Evidemment, après vingt-quatre mois de guerre, ordonner aux spectateurs de ne se présenter au contrôle qu'en veston ou robe tailleur, laisserait à penser que, depuis la réouverture des théâtres, les femmes n'y sont venues qu'en toilettes extrêmement décolletées et les hommes en habit noir. Il n'en fut rien. Il faut bien le dire, pour... après, pour qu'on le sache.

Trois ou quatre dames, peut-être étaient-elles étrangères, assistèrent à la soirée de réouverture de l'Opéra, en novembre, avec des corsages un peu trop échancrez au gré des moralistes. D'abord, il faudrait prouver qu'ils l'étaient trop, ensuite n'est-ce pas agir avec une autorité pareille à celle des Inquisiteurs ou du Conseil des Dix, contre laquelle il fut beaucoup et depuis longtemps protesté, que de décréter, à un centimètre près, la hauteur d'un corsage et obliger une femme à conserver, jusqu'à la fin du soir, la robe qu'elle a portée dès le matin pour faire ses courses ?

Les rares fois qu'il me fut donné de pénétrer dans un théâtre, depuis vingt mois, j'avoue n'y avoir jamais été choqué par l'étagage d'un luxe déplacé. Je n'y ai jamais aperçu un seul habit noir. Assez de calomnies sont tombées sur les Français pour qu'il paraisse utile de vouloir détruire celles qui montreraient les civils vivant, à l'arrière, dans une complète indifférence et ignorance de la guerre.

Que n'a-t-on fermé les théâtres ! La mesure pouvait passer pour logique, nécessaire. Mais, s'ils sont tous ouverts, comment fixer une tenue générale, contraindre une fille de dix-huit ans et une dame de soixante-cinq à porter le même habit. S'il est immoral que les spectateurs fassent un brin de toilette pour aller au théâtre, que dire alors, fréquemment, de l'immoralité des spectacles donnés !

Je ne sais qui se plaignait injustement, il y a quelques mois, que la politesse fût morte en France. Pourtant, le mauvais exemple ne vient-il pas de haut, par des édits d'une brutalité excessive, et n'est-il pas donné, aussi, par des formules officielles d'un laconisme tel qu'il défie toute similitude dans la malhonneteté. Sans aller bien loin, prenons la plus célèbre de toutes, qui, pourtant, n'a pas choqué personne et qui est comme une sorte de passage à tabac : *Taisez-vous ! Méfiez-vous ! Les oreilles ennemis vous écoutent !*

ALBERT FLAMENT.

(Reproduction et traduction réservées.)

NOS POILUS NE « S'EN FONT PAS »

On a tout dit sur l'héroïsme de nos braves combattants qui, dans les luttes épiques auxquelles ils ont pris part depuis bientôt deux ans et demi, ont surpassé les hauts faits de leurs devanciers, en fournissant à l'histoire à venir des exemples de bravoure qui resteront à l'éternel honneur de notre glorieux pays.

Les soldats de la Marne, de l'Yser et de Verdun figureront en tête des plus braves, et en s'ajoutant à ceux qui y sont gravés déjà, leurs noms seront immortalisés en étant inscrits sur les pierres de l'arc triomphal après que nous les aurons vu défilé, victorieux, sous sa voûte altière.

Ces mêmes hommes qui narguent le danger et qui vont chaque jour au devant de la mort avec une si admirable intrépidité ; ces êtres qui vivent dans une atmosphère perpétuelle de péril et d'horreur, conservent, grâce au génie particulier de la race, une belle humeur que rien n'altère, et au moindre répit de la bataille, ils oublient tout ce qui s'est passé et ils mettent les minutes de repos à profit pour se détendre et même pour se divertir un instant si l'occasion s'en présente.

Comme exemple, regardez ce « poilu » que représente l'une de nos gravures, et convenez que son allure est réconfortante. C'est à coup sûr un amateur passionné du jeu de billard, lorsque nous voyons que pour se donner l'illusion d'une partie, il cherche à faire glisser sur le tapis des briques tenant lieu de billes, en les manœuvrant avec un morceau de bois. Ce « poilu » est assurément un humoriste.

Voilà, d'autre part, un aspect de distraction collective avec ce concert improvisé sur la place d'un village dévasté. Croyez bien que jamais musique savante ne fut autant appréciée par des *dilettanti* blasés, dans une confortable salle de spectacle.

Vous le voyez, nos « poilus » ne s'en font pas. Profitons donc de la leçon, et imitons-les en pratiquant ce bel optimisme qui est une qualité essentiellement française.



LA PARTIE DE BILLARD DU POILU. — Un billard a été abandonné dans le parc d'une propriété que les Allemands ont saccagée : une lame de parquet comme queue, trois briques en guise de billes, et voilà une partie improvisée!...



UN CURIEUX EFFET D'OPTIQUE. — Une de nos musiques militaires photographiée du haut du clocher d'un village de la Somme récemment libéré par nos troupes. Qui dirait que ces pygmées sont des géants de la grande épopee qui se déroule depuis vingt-neuf mois?...



Un gros obus éclatant sur le fort de Vaux (Souvenir de l'offensive allemande de la fin février 1916).

LES ZOUAVES DE LA HAIE-RENARD

Connaissons-nous jamais tous les prodiges de nos soldats ? De temps à autre un récit officiel des luttes épiques de Verdun, des méthodiques et sûres victoires de la Somme nous permet de vivre quelques instants de la vie de nos héros. Ou bien un carnet de guerre, une lettre de famille nous sont communiqués, et nous les lisons avec ce murmure d'admiration que ressentait dans sa province la société de M^e de Grignan admise à connaître les lettres de M^e de Sévigné. Mais notre admiration à nous ne vient point de la délicatesse du style ou de l'art de conter : elle est plus simple, provoquée par la révélation exacte des exploits de nos poilus. Ainsi désirions-nous mettre de temps à autre sous les yeux de nos lecteurs l'un ou l'autre témoignage vivant de la grande guerre. Celui-ci est copié sur le journal de route qu'un soldat du 4^e zouaves a envoyé à son père. Bénissons enfin la censure qui permet aujourd'hui — lorsqu'un peu de temps a passé — de citer hommes et régiments. Le 4^e zouaves a pris part à la bataille de Verdun au mois d'août, sur la rive droite, aux abords du village de Fleury et, plus récemment, à cette bataille du 24 octobre qui s'appellera la victoire de Douaumont et que le Monde Illustré a racontée. Le régiment s'empara des ravins de la Dame et de la Couleuvre où il fit 1.600 prisonniers. L'épisode qu'on va lire se rapporte aux luttes du mois d'août à Vaux-Chapitre.

Du 4 au 17 août, si vous comptez bien, cela fait treize jours. Nous avons fait nos treize jours dans le secteur le plus infernal de Verdun, entre les bois de Vaux-Chapitre et le village de Fleury. Treize jours qui valent des mois : quand on sort de là, on respire à pleins poumons et l'on trouve la vie bonne. Et puis, on recommence.

Il paraît que le 23 juin et le 11 juillet nos pré-

décesseurs avaient soutenu là des assauts effroyables. Le Boche voulait à tout prix passer pour arriver à Souville. Souville, c'est un des derniers remparts de Verdun. Le Boche n'ayant pas pu nous enfoncez les mois précédents reconnaissa le 5 août. Ce fut une journée que je n'oublierai de ma vie, dussé-je vivre cent ans.

Il faut vous figurer le terrain entre le fort de Vaux qui a tenu si longtemps et qui a fini par être perdu au commencement de juin, et le fort de Souville, objet de la fureur allemande qui ne peut l'atteindre. Le fort de Souville ! à l'intérieur je ne sais pas ce qui en reste, mais le dessus est nettoyé. C'est comme un champ après la grêle, comme un bâtiment après le feu : le sol est jonché de débris innombrables.

Donc, entre Vaux et Souville, il y avait jadis un grand bois qu'on appelait Vaux-Chapitre. Maintenant c'est un plateau avec des piquets, des ronces et des trous, tout creusé, raviné, convulsé. La terre est comme de la cendre, et les arbres sont ébranchés, ou arrachés, ou tordus et brisés. Ce plateau confus et chaotique est coupé par un long ravin. Sur la carte, on l'appelle le ravin des Fontaines, mais nous l'avons appelé le ravin de la mort. Il est repéré et l'artillerie ennemie y fait constamment des barrages. La partie ouest de Vaux-Chapitre s'en va vers le village de Fleury — ou plutôt l'ancien village, car il est rentré sous terre, les bombardements n'en ont rien laissé. La partie est s'en va vers la route qui conduisait au fort de Vaux. On est bien obligé de parler de bois, de villages, de routes pour se faire comprendre, mais tout ça ne veut plus rien dire. Vraiment il faut connaître le terrain pour imaginer les destructions de la guerre.

Notre régiment tenait le secteur de gauche, entre le ravin et les abords de Fleury. Mais ce n'est pas de ce côté que je me suis battu, vous allez voir. Voilà que le soir du 4 août, comme nous

tions en place, notre colonel, lieutenant-colonel Richoud, un rude type ! se dit :

— Mais qu'est-ce que j'ai donc à ma droite, de l'autre côté du ravin ? Je devrais avoir le ... régiment. Est-ce la nuit qui m'empêche de le voir ?

Et il envoie par là sa 19^e compagnie. Par là, c'est ce qu'on appelle la Haie-Renard, jadis un bois. Il n'y a rien de plus difficile que les liaisons sur un sol aussi bouleversé.

Moi, je n'ai jamais été mieux placé pour voir une bataille. J'étais avec mon groupe de pionniers, sur la gauche du ravin, un peu en retrait du poste des Carrières où se tenait le colonel.

A cinq heures du matin, le bombardement commence. Il faudrait un autre mot, moins rouillé par deux ans d'usage, pour vous décrire ces cyclones qui s'abattent tout d'un coup sur une région. Des 105, des 150, des 210, surtout des 210 qui ouvrent d'immenses fosses dans la terre, des fosses où l'on descend debout : on en compte cinq, huit, dix, quinze par minute, et davantage, devant, derrière, à droite, à gauche. On a les épaules rentrées, on est tapi dans son trou, on attend : c'est alors qu'il faut être brave, car on n'a rien à faire et impossible de penser à autre chose.

Et voilà l'infanterie qui avance, collée au tir de l'artillerie. Du côté de Fleury, ça tient bien. Notre 19^e compagnie, engagée en flèche sur les deux côtés du ravin, est aidée par les sections de mitrailleuses du lieutenant Bonnefoy, un chic officier ! Les mitrailleuses tirent, tirent, sans discontinuer. Mais que se passe-t-il donc sur notre droite ?

J'y a pas de doute : ce sont des Boches qui avancent sur nous. Je les voyais, de mon coin, admirablement, de l'autre côté du ravin des Fontaines, dans le bois de la Haie-Renard. Ils marchaient vers nous, espacés, les uns la baïonnette au canon, les autres avec des sacs de grenades. Ils avaient dû venir en masse contre nos voisins de droite, déjà mitraillés d'obus asphyxiants et un vide s'était produit.

J'étais à côté du lieutenant Charles qui commandait notre section de pionniers. Le lieutenant Charles, nous l'aimons tous beaucoup, parce qu'il est très gentil dans la vie ordinaire, et très calme dans le combat avec beaucoup d'audace. Dans la vie civile, il était employé de banque en Algérie. Il a été mobilisé comme adjudant et a bien gagné ses galons. Voilà que le lieutenant Charles qui voyait les Boches comme moi se lève à demi, et quasi rampant, va rejoindre le colonel au poste de commandement. Ma foi, je ne fais ni une ni deux, et me glisse après lui.

— Charles, appelle justement le colonel.

— Je suis là.

— Ça n'est pas notre secteur, mais si on laisse avancer ces animaux-là, ils vont nous tourner, et gare à Souville ! Le ... n'a aucune disponibilité. Vous allez contre-attaquer avec vos pionniers sur la Haie-Renard. Combien avez-vous d'hommes ?

— Vingt-trois, mon colonel.

— Ça n'est guère.

— Et moi, dit une voix, ça fera vingt-quatre.

C'était le zouave Bénit, l'agent de liaison.

Le lieutenant nous range, et nous partons, le lieutenant Charles en tête, puis l'adjudant Perrotel, puis les vingt-quatre. Deux officiers et quelques hommes du ... qui étaient par là se joignent à nous, et en route.

Il fallait d'abord descendre dans le ravin des Fontaines, et remonter de l'autre côté pour atteindre le bois de la Haie-Renard où s'avançaient les Boches. Ils nous voyaient très bien pendant que nous descendions, et ils nous tiraient à la course. L'adjudant Perrotel est blessé, et nous laissons encore trois ou quatre de la troupe en arrière. Maudit ravin ! Une fois dedans, nous subissons un tir de barrage de 150 : encore deux ou trois de perdus. Ce n'était pas le moment. Enfin nous remontons sur l'autre versant.

— Doucement, doucement, ordonne à mi-voix le lieutenant Charles.

Il avait bien raison. Il ne fallait pas arriver tout essoufflés sur ces bandits. Chacun se calme, chacun tâche de reprendre haleine. Ça n'allait pas mal : nous n'étions plus en vue, nous ne recevions ni obus ni coups de fusil. En effet : pourquoi se presser ? Et nous grimpons lentement, reformant notre ligne, quelques-uns en seconde vague, et même en troisième. Des vagues bien petites : en nous espaçant, cela faisait de la longueur, et deux ou trois traînards faisaient de la profondeur.

Paouf ! Les Boches ! Des casques en face de nous, entre les arbres ! Ils nous ont vus, ils se sauvent. Ma foi, malgré la montée, nous voulons leur courir dessus.

— Doucement ! répète d'un ton autoritaire le lieutenant Charles.

Nous reprenons notre marche lente. Bien nous en prend ! Car les quelques fuyards avaient été recueillis par des forces plus nombreuses, et nous sommes reçus à coups de fusil.

Nous nous arrêtons, nous nous collons à la terre. En face de nous, à vingt ou trente mètres à peine, les Boches en font autant, et nous restons

là à nous regarder, à nous observer, à nous flairer, à échanger des coups de fusil. Nous avions l'avantage du terrain. De bas en haut on voit mieux et on tire mieux. Mais sapristi ! ils avaient l'avantage du nombre. Ici, là, et là encore, il en sort de partout. Il devait y en avoir au moins deux compagnies. Et nous ? avec ceux du ...^e, nous devions rester vingt-cinq, pas davantage.

Cela dure un bon quart d'heure, ou peut-être quelques minutes. Quand on vit très fort, on ne connaît plus le temps. Le lieutenant Charles à côté de qui j'étais me glisse :

— On va charger. Faites passer.

Je fais passer. Et tout à coup, mon lieutenant se dresse et crie :

— En avant !

D'un bond nous nous ruons à la montée, baïonnette haute, et poussant des cris. Les Boches, sans hésiter, se sauvent ou jettent leur équipement et lèvent les bras. Ceux qui veulent se défendre sont bientôt tués. Nous n'étions que vingt-cinq au plus et nous faisons quarante prisonniers que le lieutenant renvoie à l'arrière sous la conduite d'un seul homme. Vous comprenez bien qu'il voulait perdre le moins de monde possible. Un seul pour conduire quarante, ce n'est guère, mais les quarante paraissaient bien sages. Ils ne sont pas tous arrivés. L'artillerie ennemie leur fiche un barrage qui simplifie la tâche du gardien.

Cependant nous avançons dans la Haie-Renard. Nous nettoyons toute la partie située en deçà de la crête du bois. Parvenus au sommet, voilà que nous apercevons des renforts ennemis qui ralentissent les fuyards. Il est vrai que, nous aussi, nous avions reçu des renforts, trois zouaves égarés de la 19^e compagnie et un homme du ...^e régiment. Ça valait la peine, quatre hommes, même sans caporal, car nous n'étions plus que douze. De douze nous passons à seize. Justement, les Boches cherchent à nous tourner. Nos renforts nous permettent un petit crochet défensif sur la droite.

Et cela a duré tout le jour. Ce qui nous a beaucoup aidés, c'est l'artillerie ennemie. Nous nous sommes tous trouvés, nos adversaires et nous, sous une voûte de fer franco-boche. Nos artilleurs faisaient sur la Haie-Renard un tir de barrage, et les artilleurs boches pareillement. Les deux barrages se rejoignaient, et ils se rejoignaient sur nos voisins d'en face qui, plus nombreux et couvrant plus d'espace, recevaient presque tous les projectiles. Nous les voyions sauter en l'air : le spectacle en valait la peine. Et le soir, patrouille d'un homme à gauche, patrouille d'un homme à droite. Chacune trouve sa liaison : à gauche notre régiment, à droite le 56^e. La ligne était rétablie. Le Boche était battu. Un bataillon nous a relevés dans la nuit. Parfaitement, un bataillon. Nous avions fait l'office d'un bataillon.

Le 8 août, autre musique. Nous avons pris la tranchée de Montbrizon. C'est du côté de Fleury. Sommes-nous un beau régiment ? On manquait de sacs à terre pour garnir la tranchée prise. Alors on a utilisé les cadavres et ça nous a fait un bon barrage.

C'est un autre régiment de la division, le régiment colonial du Maroc, qui a repris le 17 août le village de Fleury, et pour ce succès il a reçu la fourragère. Mais la fourragère, un jour ou l'autre, nous l'aurons. Les pionniers du 4^e zouaves ont fait de la belle besogne à la Haie-Renard. Quant au régiment, il a été félicité par le maréchal French lors de la bataille de l'Yser, il a été félicité par le général Putz en mai 1915 pour la reprise de Steensbraet et de Lizerne, il a été félicité par le général de Maud'huy au mois de juin (1916) pour sa défense de la côte 304. Alors, vous pouvez saluer bien bas son drapeau.

Mais attendez encore. Ce n'est pas fini. Ce n'est jamais fini. Nous devions être relevés le 17 août. Notre colonel, lui, ne devait être relevé que le lendemain afin de bien passer toutes les consignes à son successeur. Eh bien ! les mitrailleurs qui étaient auprès de son poste de commandement sont allés le trouver pour lui dire qu'ils ne partaient qu'avec lui !

— C'est vingt-quatre heures de rabiot, mes amis.

— Nous les ferons.

— Je n'ai pas le droit de vous garder.

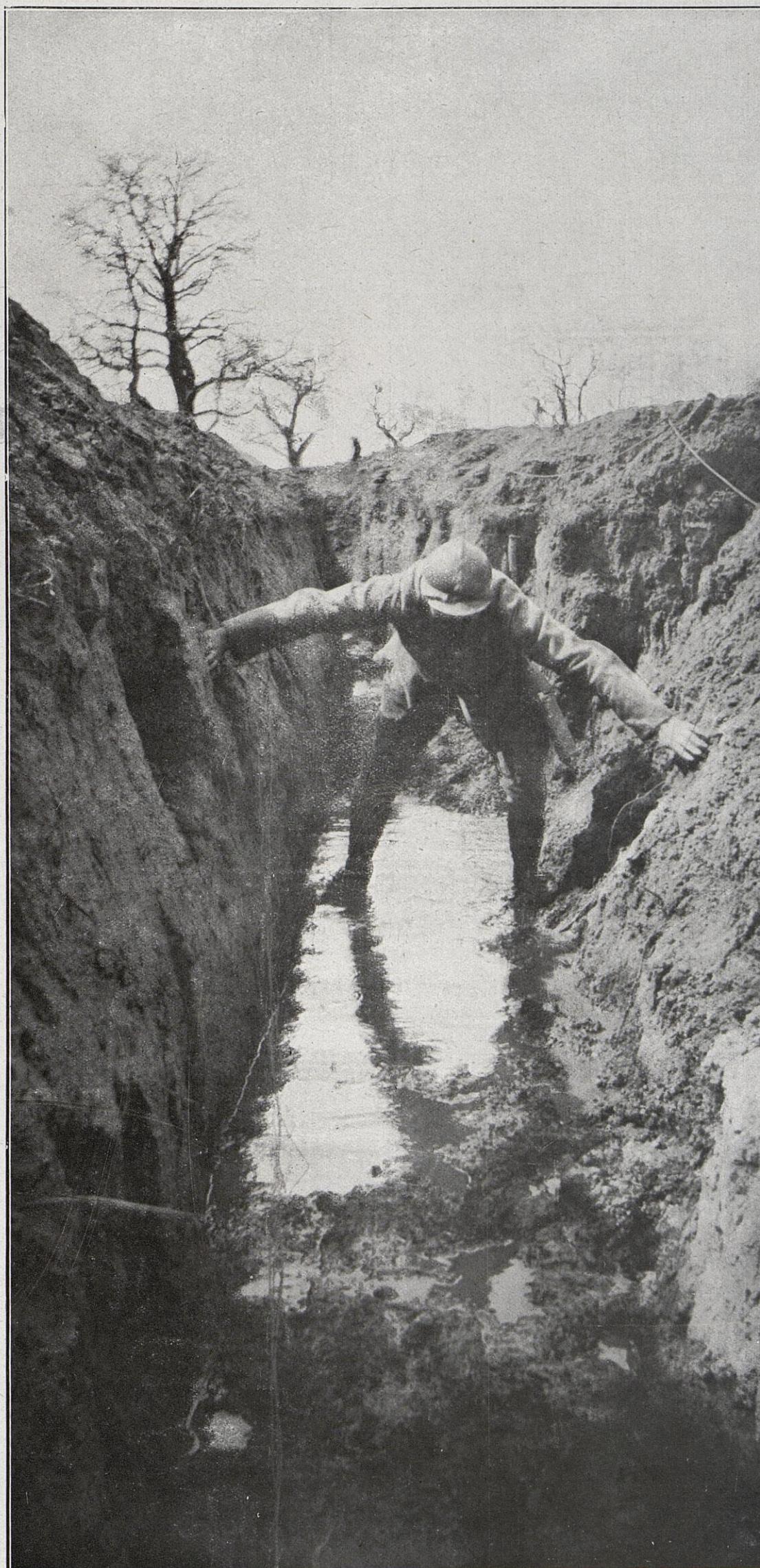
— Demandez-le, mon colonel.

Le colonel l'a demandé. On lui a laissé cette garde d'honneur. Et voilà comment nos camarades sont restés un jour de plus exposés, pour garder notre colonel, aux dangers d'une position dépourvue d'abris et sans cesse battue par l'artillerie ennemie. Deux ou trois d'entre eux ont été blessés, et il y a eu un mort. C'était un nommé Blanc, un grand type qui venait des bataillons d'Afrique. Il avait dit au colonel :

— Mon colonel, j'ai bien des choses à me reprocher, mais tout ça sera effacé par la médaille militaire que vous serez forcé de me donner un jour.

Il a eu les deux jambes coupées. Il est bien mort. Il était digne du 4^e zouaves.

Le zouave qui a écrit ces lignes peut être content : car le 4^e zouaves a reçu tout récemment la fourragère à la suite de la victoire de Douaumont.



LA PLUIE DANS LA SOMME. — Elle dilue le sol, convertissant les routes en bourbiers et les plaines en de vastes marécages. Pour circuler dans les tranchées de première ligne, nos soldats doivent se livrer à de vrais exercices d'acrobatie.



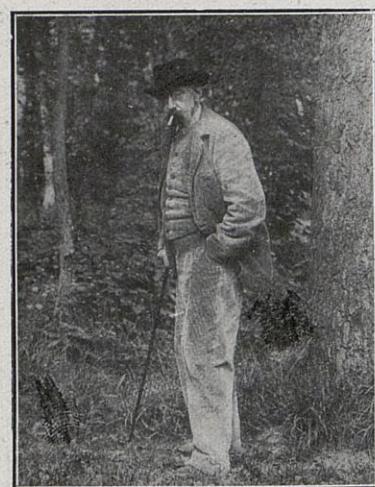
L'AMIRAL BEATTY
Le nouveau commandant en chef de la flotte britannique en remplacement de l'amiral Jellicoe qui devient premier lord naval de l'Amirauté.



M. ARTHUR FONTAINE
Délégué dans les fonctions de directeur général des fabrications de l'artillerie, en remplacement de M. Claveille. (Photo Manuel.)



A LA POUPONNIÈRE DE L'ASSOCIATION DES ORPHELINS DE LA GUERRE. — Un poilu, porté comme disparu, retrouve à la Pouponnière son petit qu'il n'avait jamais vu et dont la mère mourut un mois après ses couches.



LE POÈTE VERHAEREN

Né en 1855 à Saint-Amand, près d'Anvers, Emile Verhaeren passa son enfance en pays flamand, alla faire ses études à Bruxelles, à Gand et à Louvain, et prit ses inscriptions au barreau de Bruxelles.

En 1883, il publiait *les Flamandes*, où il chantait la vie plantureuse de son pays, puis *les Moines*, où était magistralement décrit le mysticisme farouche des cloîtres des Flandres ; enfin, de 1887 à 1890, *les Soirs*, *les Débâcles*, *les Flambeaux*, trois œuvres de douleur et de fièvre.

Préoccupé des problèmes sociaux, Verhaeren fonda une section d'art

à la Maison du Peuple de Bruxelles et publiait *les Campagnes hallucinées*, *les Aubes* et *les Villes tentaculaires*.

Ses derniers ouvrages sont *le Cloître*, *Philippe II* et *les Forces tumultueuses*.

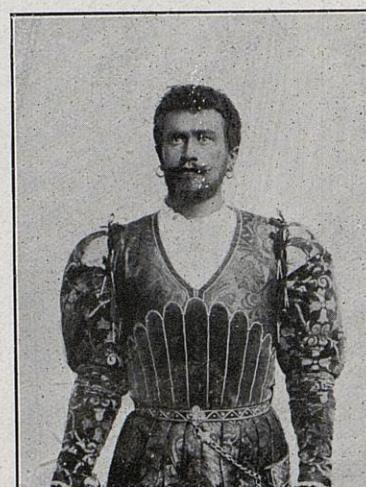
On sait quels services le génie épique et tragique de Verhaeren a rendu à la cause de la civilisation au cours de cette guerre, quels accents déchirants il a su trouver pour flétrir les crimes des Barbares. « La mort de Verhaeren est un deuil national », a déclaré M. Carton de Wiart. Nous ajouterons que c'est un deuil pour les Lettres du monde civilisé tout entier. Réfugié parmi nous, le grand poète s'était voué à la cause de l'Entente et payait infatigablement de sa personne : c'est au retour d'une de ces missions qu'il s'était fixées à lui-même qu'il est tombé, victime d'un accident épouvantable, stupide.

Verhaeren, apôtre du Beau et de la Justice, est mort en poète et en soldat, sur la brèche et la lyre en main.

LE TÉNOR SALÉZA

Saléza vient de mourir de façon subite. Cet artiste qui débuta brillamment à l'Opéra-Comique (rôle de Mylio, dans *Le Roi d'Ys*), après avoir obtenu les premières récompenses au Conservatoire, fut engagé, à l'Opéra, où il fut désigné par le Maître Reyer, pour personnaliser le Lybien Matro de *Salammbo*.

Il se révéla, alors, excellent tragédien lyrique et se fit justement applaudir dans ce rôle qui marqua le point culminant de sa carrière.



LE TÉNOR SALÉZA

Saléza fut, en outre, un charmant Roméo, dans l'opéra de Gounod, et un Otello remarquable dans l'œuvre de Verdi.

C'est dans un fragment de ce dernier ouvrage qu'il parut pour la dernière fois sur la scène, à une matinée de la saison 1915-1916 — lorsque l'Opéra a rouvert ses portes sous la direction Rouché.

L'artiste regretté était, depuis plusieurs années, professeur apprécié au Conservatoire. Il laisse un fils qui est, en ce moment au front, et qui, la guerre achevée, se consacrera, lui aussi à la carrière artistique.

LES LIVRES NOUVEAUX (Suite)

Ce sentiment serait incompris chez nous, sinon vivement critiqué. En Italie, il s'accorde avec ce prodigieux décor de volupté et paraît jaillir tout naturellement de l'être.

Les Italiens oublient-ils pour cela d'être héroïques ? Ils demeurent, au contraire, les héritiers des légions romaines. Voici les sentences dont ils décorent leurs observatoires d'artillerie : *Moi et le temps nous viendrons à bout de tout ; où il y a de la volonté il y a un chemin.*

Ces maximes d'énergie nous découvrent le fond de l'âme de nos voisins. En moins d'un an n'ont-ils pas fait, dans la mesure nécessaire, aussi bien que personne ? *Tout était à créer et neuf mois leur ont suffi pour tout créer et excellement.* Aujourd'hui, leur guerre se noue de vallon à vallon, se prolonge dans les cols, se disperse, se fait guérilla, s'éparpille en actions individuelles, s'achève en duels sans témoins, se poursuit sur une ligne de six cents kilomètres, parfois, au milieu des neiges éternelles et prenant, par instants, une physionomie titanique.

Cette Italie que nous avons trop méconnue, n'aspirez-vous pas à savoir entièrement ce qu'elle est, ce dont elle a été capable, ce qu'on peut attendre d'elle ? Trois livres excellents vous renseigneront.

Le premier est de M. Diehl. L'éminent évocateur de Byzance vous instruira, et avec quelle précise et agréable érudition, de ce qu'était Venise, république patricienne (Flammarion, éditeur). Le second qui est l'œuvre du prince Borghèse, historien gentilhomme et politique averti, vous peindra l'Italie moderne (Flammarion, éditeur) ; le dernier dû à la collaboration de MM. Charriaut et Amici-Grossi vous apprendra avec certitude ce qu'est l'Italie en guerre (Flammarion, éditeur). Je crois qu'il est difficile de mieux mener une enquête que ne l'ont fait ces deux auteurs.

Paul D'ABBES

THÉATRES

La Comédie-Française a accueilli un acte de M. J. F. Fonson, *les Nouveaux Pauvres*. L'auteur de *Mme Beulemans* désigne ainsi la femme et la fille d'un magistrat de Gand qui, parvenues à Paris sans aucune ressource, se sont faites l'une servante, l'autre professeur de piano, voulant gagner le pain qu'on leur offrait, de façon à ce que les autres, celles qui ne pouvaient travailler, en eussent davantage.

Un jeune officier blessé découvre le subterfuge et tout finit le mieux du monde, par un mariage, après un échange de propos qu'un dialogue facile, spirituel et souvent ému, fait valoir.

Bien entouré par M^{es} S. Devoyod et H. Duflos, et par M. Le Roy, M. de Féraudy représente au naturel un vieux garçon assez mal à son aise au milieu de cet hérosme auquel son âge et sa suite à Florac, l'avaient tenu jusqu'alors étranger, assez naïf aussi pour ne pas avoir reconnu la grande bourgeoise sous le tablier de la cuisinière.

Le Théâtre du Grand-Guignol a renouvelé son affiche avec un drame de MM. de Lorde et Bauche qui met en scène une salle d'opérations, avec tous ses accessoires. Avis à ceux qui désiraient avoir un aperçu de ces lieux si cruellement multipliés par toute la France.

Il s'agit d'un docteur que sa femme trompe et auquel on amène son rival grièvement blessé à la tête dans un accident d'auto ; le malade sera sauvé mais la science redoutable du mari fera de lui un fou, d'où le titre, *le Laboratoire des Hallucinations*. L'amant, dans un dernier éclair de raison, apprend ce qui lui a été fait, saisit le docteur et le châtie avec ses propres instruments de chirurgie. C'est horrible, mais pas plus que d'autres pièces du même genre qui connaissent la vogue, et c'est remarquablement joué par MM. Desfontaines et Paulais, par M^{me} Marcelle Frappa qui sait rester distinguée au milieu des scènes les plus véhémentes et dont il serait fort embarrassant de dire ici tout le bien que l'on pense.

La partie gaie du spectacle est bien choisie, surtout la pièce de MM. Nancey et Manoussi, *la Ventouse* dont l'invention est ingénieuse, et bien mise en valeur en particulier par M^{me} J. Sabrier.

Plus haut que l'Amour que le théâtre Albert-Ier représente est une pièce de guerre, qui nous transporte dans une ambulance de province, d'abord au moment où les Allemands vont y pénétrer, précédés de coups de fusil, du meurtre d'un enfant, puis, un peu plus tard, quand les Français après la Marne ont reconquis le village. Les personnages principaux sont le médecin chef, docteur dans le civil, sa sœur, et un espion allemand qui a séduit celle-ci. Le drame d'espionnage est conduit de façon intéressante, au milieu de discussions nombreuses. L'auteur, M. Couvreur, est à la fois médecin et romancier, fort apprécié à ces deux titres, ce qui lui donne toutes qualités pour exposer au public les théories qui lui sont chères et qui sont excellentes à propager.

Marcel FOURNIER

SITUATIONS D'AVENIR

Brochure envoyée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, Paris



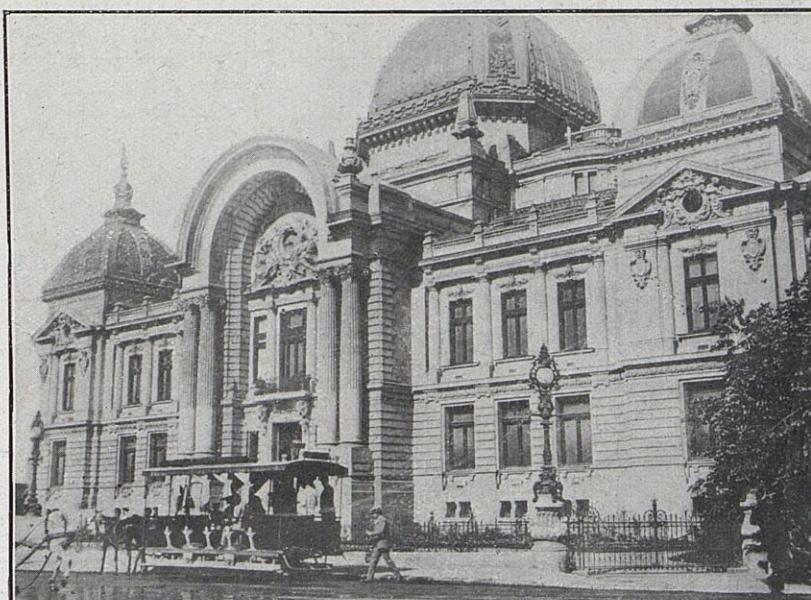
BUCAREST. — Le boulevard Elisabeth.



BUCAREST. — L'hôpital gardé par la troupe.



BUCAREST. — Le palais des Postes et Télégraphes.



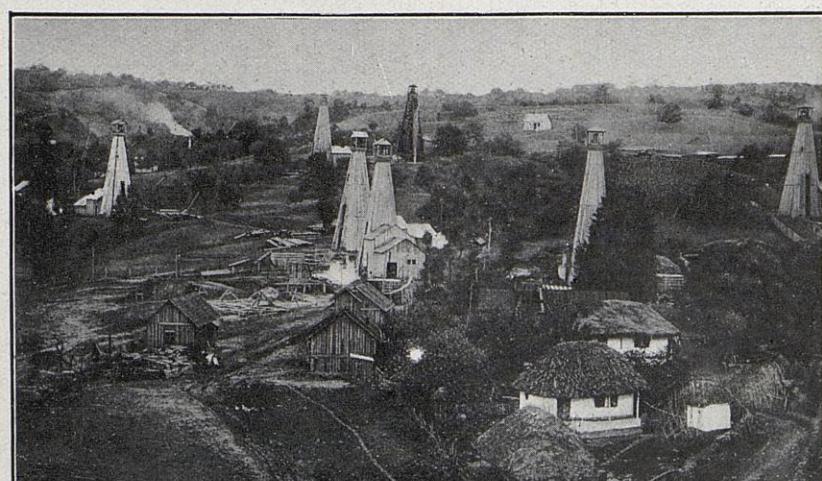
BUCAREST. — Le palais du Parlement.



SINAIA, dans la vallée de la Prahova, résidence d'été du roi, non loin de Prédéal.



PRÉDÉAL, douane roumaine sur la voie ferrée de Brasso à Bucarest, à 145 kilomètres de cette capitale.



BUSTENARI. — Le chantier des pétroles de Mislisoara.

EN ROUMANIE



JINTEA. — Vue générale des chantiers de pétrole.



ANIODOL

LE PLUS PUSSANT ANTISEPTIQUE - NON TOXIQUE, NON CAUSTIQUE
Possède une puissance anti-microbienne 2 fois et demie plus grande que le sublimé, suivant l'analyse faite par M. FOULARD, Chimiste de l'**Institut Pasteur**.

PRÉVIENT et GUÉRIT toutes les MALADIES INFECTIEUSES et CONTAGIEUSES

ANIODOL EXTERNE USAGE : Dans la toilette quotidienne est reconnu par tous les Médecins comme le plus grand préservatif et le curatif certain des maladies de la femme : Métrites, Pertes, Cancers, etc. Maladies des yeux : Ophtalmies, Conjonctivites. Dans les maladies de la peau : Herpes, Eczéma, Ulcères, Furoncles, Anthrax, Coupsures, Brûlures, Piqûres d'insecte, quelques lavages à l'**ANIODOL** calment la douleur, empêchent l'infection, activent la cicatrisation.

DOSE : 1 à 2 cuillerées à soupe dans un litre d'eau.

ANIODOL INTERNE C'est le désinfectant interne le plus puissant. On l'utilise avec succès en gargarisme, dans les cas d'Angines et à l'intérieur dans Grippe, Bronchite, Fièvre typhoïde, Fièvres éruptives et paludéennes, Tuberculose. Il guérit les fermentations du tube gastro-intestinal, la Diarrhée verte des nourrissons, l'Entérite simple et mucomembraneuse, la Dysenterie, Constipation. Il met ainsi à l'abri de l'Appendite qui en est la conséquence.

DOSE : 50 à 100 gouttes par jour dans une tasse d'infusion ou un verre d'eau.

L'ANIODOL, désodorisant parfait se trouve dans toutes les Pharmacies !
3 fr. 25 la flacon pour 20 litres.

Renseignements et Brochures : SOCIÉTÉ de l'**ANIODOL**, 32, rue des Mathurins, Paris



LA BONNE VIVANDIÈRE. — C'est ainsi que les blessés, en traitement à l'hôpital de Fontainebleau, ont surnommé M^e Coquelle, qui a pris à tâche de les combler de friandises.

CORS AUX PIEDS
Suppression radicale en 6 jours par le
TOPIQUE des CHARTREUX
Frédéric MOREAU
à CLISSON (Loire-Inf.)

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte 2/50 francs-Pharmacie, 1^{er} arrondissement, Paris

Lors d'une kermesse, ses protégés ont supplié M^e Coquelle de se laisser photographier avec eux en vivandière — travesti qui synthétise au mieux son rôle bienfaisant.

AU

LOUVRE

Pendant tout le Mois de Décembre

JOUETS

ÉTRENNES

Bébé complètement articulé, avec yeux mobiles. Hauteur 0m59. 12 fr.

L'AGENDA-LOUVRE ILLUSTRE avec le plan de Paris : 65 Centimes

Nouvelle MONTRE-BRACELET

FERMETURE AUTOMATIQUE
Mouvement chronométrique à ancre, 15 rubis, garanti 10 ans. Se situe en métal et argent uni ou sujets reliefs.
MONTRE-BRACELET réglable
venant prix de fabrique, 1950
cadran heure lumineuses. 1950
Garantie 5 ans.
VERRE GARANTI INCASSABLE Le Grand choix de Montres et Bijoux d'actualité. Montres pour aviateurs, Montres-Réveils, etc.
Demandez le Catalogue illustré au G^e COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE 19, Rue d'Orléans, BESANÇON (Doubs).

AVARIE GUERISON DEFINITIVE
SÉRIEUSE, sans rechute possible par les
COMPRIMÉS de GIBERT 606 absorbables sans piqûre
Traitement facile et discret même en voyage.
La Boîte de 40 comprimés 6 fr. 75 francs contre mandat (nous n'expédions pas contre remboursement).
Pharmacie GIBERT, 19, rue d'Aubagne - MARSEILLE
Dépôt à Paris : Pharmacie Planche, 2, rue de l'Arrivée.

TABLEAUX MODERNES
AQUARELLES — DESSINS
Boudin, Bail (J.), Beaumont (Ed.), Bonheur (Rosa), Cazin (J.-C.), Chartran, Corot, Detaillé (Ed.), Diaz (N.), Dupré (V.), Fantin-Latour, Harpignies, Jaque (Ch.), Messenier (E.), Ribot (Th.), Roybet, Thaulow (Fritz), Troyon, Veyrassat, Ziem. Provenant de la Collection de Mad. X... Vente Hôtel Drouot, Salle 6, le 16 Décembre, à 2 h. 1/2. Exposition le 15 Décembre.
M^e Ch. DUBOURG,
C. P. S., rue d'Alger.
M. Georges PETIT,
Expert, 8, rue de Seze.



PHOSCAO

Le plus exquis des déjeuners
Le plus puissant des reconstituants

ALIMENT IDÉAL

Des anémiques, des surmenés, des convalescents,
des vieillards et de ceux qui souffrent de l'estomac.

ENVOI GRATUIT D'UNE BOÎTE ÉCHANTILLON

Écrire à l'Administration du Phoscao : 9, Rue Frédéric-Bastiat, PARIS

En vente : Pharmacies et Épiceries.



LE

MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

DIRECTEURS:
H.DUPUY-MAZUEL & JEAN-JOSÉ FRAPPA

Secrétaire Général : ROBERT DESFOSSÉS



L'un de nos régiments rentrant dans Estrées, après avoir coopéré à la prise de Sailly-Saillisel.

LE PLUS SAIN DES APÉRITIFS
CLACQUESIN
Seul véritable
GOUDRON HYGIÉNIQUE

PAPETERIES BERGÈS Société Anonyme : Capital 6 Millions
 Siège Social : LANCEY (Isère)
Tous les Papiers d'Impression et d'Écriture
Tous les Papiers d'Emballage et de Pliage
 FABRIQUÉS DANS LES USINES DE LA SOCIÉTÉ
 A LANCEY (Isère), PERSAN (S.-et-O.), ALFORTVILLE (Seine)
 EN STOCK DANS LES MAGASINS ET ENTREPOTS DES MAISONS DE :
 PARIS, 10, Rue Commines LYON, 320 & 322, Rue Duguesclin
 LANCEY, Isère ALGER, 20, Rue Michelet
 ENVOI FRANCO D'ÉCHANTILLONS SUR DEMANDE

AU BON MARCHÉ PARIS
 Maison A. BOUCIAUT
ÉTRENNES - JOUETS
 LIBRAIRIE, OBJETS d'ART, FOURRURES
 GRAND CHOIX d'ÉTRENNES UTILES

VIN GÉNÉREUX
 TRÈS RICHE
 EN QUINQUINA

BYRRH

SE CONSOMME
 EN FAMILLE
 COMME AU CAFÉ

Plus de Rides - Teint Velouté
CRÈME RADIAcée
RAMEY
 contenant du RADIUM
EN VENTE PARTOUT
 Gros: PRODUITS RADIAcés, 58, Rue St-Georges, Paris.

MORUBILINE
 Quintessence et concentration
 d'HUILE de FOIE de MORUE
 Donne aux Touxseurs,
 Bronchitiques, Tuberculeux, Anémiques, etc.
SANTÉ, FORCE et ENERGIE pour l'hiver
 Economie — Goût Excellent — Bonne Digestion
 Demi Flacon 3 francs. Flacon 6 fr. franco poste. Notice Gratuite
 PHARMACIE du PRINTEMPS. 32, Rue Joubert, Paris

GLYCOMIEL
 Gelée à base de Glycerine et de Miel anglais, sans huile ni graisse. Gardez à vos mains leur blancheur, à votre visage sa fraîcheur: restez belle en dépit des Saisons. Souverain contre les rougeurs de la Peau. Tubes 0.85 et 1.50 francs timbres ou mandat. Partie HYALINE, 37, Faub Poissonnière, Paris.

Maux de Tête, Névralgies
 Grippe, Influenza
Aspirine
 "USINES du RHÔNE"
 LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS 1 fr. 50
 LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES: 0 fr. 20
 EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

Coaltar Saponiné Le Beuf
 antiseptique, détersif
 ni caustique, ni toxique

Officiellement admis dans les Hôpitaux de Paris

Les plaies de mauvaise nature et les muqueuses malades, étant détergées, aseptisées et désinfectées, avec une innocente énergie par le COALTAR LE BEUF, étendu d'eau au degré jugé nécessaire par le Médecin, on a naturellement songé à utiliser ces précieuses qualités pour les soins de la Toilette. Les résultats obtenus ayant donné entière satisfaction, l'emploi de ce produit, pour les soins de la bouche, les lotions du cuir chevelu, les ablutions journalières, etc., s'est répandu en peu de temps, mais ce succès a fait naître de nombreuses imitations dont on se garantit en exigeant sur l'étiquette la signature de l'inventeur : Ferd. LE BEUF, en rouge.

Ce produit unique en son genre et bien Français
SE TROUVE DANS LES PHARMACIES

DUPONT Tél. 818-67
 Maison fondée en 1847. Fournisseur des hôpitaux.
 10, rue Hautefeuille, PARIS (6^e)
 Tous articles pour blessés,
 malades et convalescents
 FAUTEUIL A DOSSIER ARTICULÉ
 pour malades
 souffrant d'oppressions.

MESDAMES, avec le
ROSELINE
 du Docteur CHALK
 Poudre de Riz LIQUIDE
 Vous serez
 toutes jolies
 et toujours jeunes
 2^e Le Roseline, c'est votre BEAUTÉ PARFAITE.
 Pharmacie DETCHEFARÉ, à Biarritz.
 L. FÉRET, 37, Faub. Poissonnière, Paris
 Vente: Toutes Pharmacies, Magasins et Parfumeries.

DEMANDEZ UN
DUBONNET
 VIN TONIQUE AU QUINQUINA

CACAO D'AIGUEBELLE
 en POUDRE, SOLUBILISÉ TRÈS RECOMMANDÉ

La Pommade Philocome Grandclément
EST UNIQUE AU MONDE
 Détruit croûtes, pellicules, pelade, démagéasons, empêche les cheveux de blanchir, de tomber, et sans graisser, les fait repousser abondants et soyeux après la 3^e friction. Dépot à... les Phœnix. Fr. poste 2'35. — 12 fr. les Six pots. Adr. comm. au Laboratoire GRANDCLÉMENT, à ORGELET (Jura).
 ÉTRANGER: 2 fr. 90. — Les Six pots 15 francs.

PREMIERE MARQUE FRANÇAISE
OLIBET
 PRODUCTION QUOTIDIENNE
 30.000 KILOS DE BISCUITS



« J'ai du bon pinard ! ... »



« Kaiser Roussboche a trois alliés. »



« Charmante Rosalie ! ... »



suivie de « Ça ira ! »

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS de fournitures photographiques. Exiger la marque.

ASTHME
 Soulagement et Guérison par les Cigarettes ou la Poudre. Exiger la signature de J. ESPIC sur chaque cigarette.

VIN de G. SÉGUIN
 TONIQUE RECONSTITUANT. FEBRIFUGE PH. SEGUIN 165 R. ST-HONORE PARIS

70 ANNÉES DE SUCCÈS
 L'Alcool de Menthe de
RICQLÈS
 stimule l'estomac, guérit les indigestions, dissipe les nausées.
 L'Alcool de Menthe de
RICQLÈS
 conserve les dents, assainit la bouche, préserve des épidémies.
 Son usage est très économique. Il s'emploie à faible dose (dix à vingt gouttes).

LE GLYPHOSCOPE RICHARD

Villacabras PROPRIÉTÉ FRANÇAISE LA PLUS PURE, LA PLUS ACTIVE DES EAUX PURGATIVES NATURELLES

CHOCOLAT LOMBART
le meilleur

VITTEL
 "GRANDE SOURCE"
 EAU de TABLE et de RÉGIME des ARTHRITIQUES

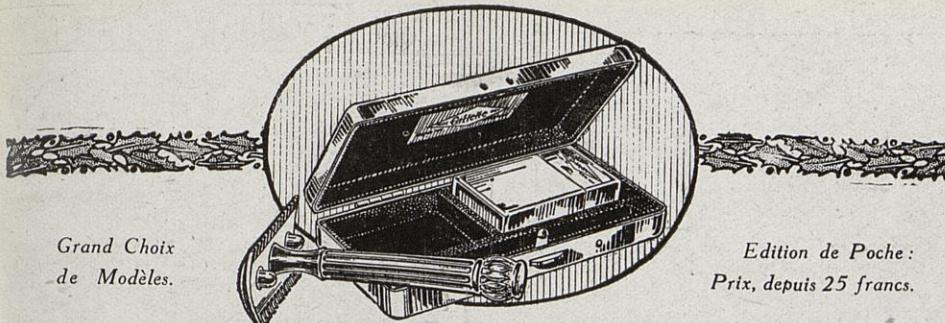


10, RUE HALÉVY Demander notice
 (OPÉRA).
 25, rue Mélingue PARIS.

PATES ET FARINES SPÉCIALES
BOUSQUIN POUR LES ENFANTS
 LES ESTOMACS DÉLICATS
 Les DIABÉTIQUES, etc.

TIMBRES pour COLLECTIONS
 PRIX courant gratis des TIMBRES de Guerre
 Théodore CHAMPION 13, rue Drouot, Paris

LES MEILLEURES BOISSONS CHAUDES ANIS
 CAMOMILLE DRAGÉES SOMEDO
 ORANGER MENTHE VERVEINE
 TILLEUL BOITE 12 INFUSIONS 1'00
 25 1'75
 FLACON 40 3'00
 Contre mandat de 1 franc adressé à l'Administration, 2, Rue du Colonel-Renard, à Meudon (Seine-et-Oise), vous recevezz franco une boite échantillons assortis.
 En VENTE CHEZ KIRBY, BEARD & C°, 5, rue Auber, Paris
 ET DANS TOUTES LES BONNES MAISONS.



Voici pour LUI le Cadeau rêvé !

De tous les objets qu'IL a pu souhaiter recevoir, nul n'a plus excité son désir que le Rasoir de Sûreté Gillette, dont la possession signifie : Aise, Confort, Propreté, Économie, Élegance.

Pour celui qui l'emploie, le Rasoir de Sûreté Gillette est un bienfait.

Pour celui ou celle qui le donne, c'est l'assurance de créer un souvenir reconnaissant qui dure, comme le Rasoir de Sûreté Gillette, toute une existence.

Dès aujourd'hui envoyez-LUI le Gillette qu'il attend.

En vente partout. — PRIX depuis 25 francs complet avec 12 lames, en érin.

Catalogue illustré franco sur demande mentionnant le nom de ce journal.

Gillette
RASOIR DE SURETÉ
NI REPASSAGE. NI AFFILAGE.

RASOIR GILLETTE, 17^{me},
rue La Boétie, PARIS et à
Londres, Boston, Montréal, etc.



LE JEUNE habille très chic
et correct **TOUJOURS**

Téléph. : Gut. 24-89



Le rendement considérable,
la sûreté de fonctionnement
qu'il donne aux moteurs ont fait adopter le

CARBURATEUR ZÉNITH

sur tous les modèles de véhicules automobiles utilisés aux armées.

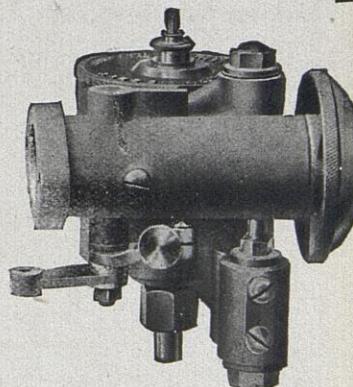
Société du Carburateur ZÉNITH

Siège social et Usines : 51, Chemin Peuillat, LYON
Maison à PARIS : 15, rue du Débarcadère

Usines et Succursales : PARIS, LYON, LONDRES, BRUXELLES,
LA HAYE, MILAN, TURIN, NEW-YORK, DETROIT, GENEVE,

Le Siège social, à Lyon, répond par courrier à toute demande de renseignements d'ordre technique ou commercial.

ENVOI IMMÉDIAT DE TOUTES PIÈCES



LA HERNIE

Précautions à prendre pendant l'hiver

En toutes saisons, la hernie constitue une infirmité déplorable et inquiétante. Mais c'est en hiver surtout qu'elle devient dangereuse et vraiment intolérable.

Le froid paralyse la vigueur de l'homme, enlève aux muscles leur tonicité ; enfin la grande ennemie des hernieux : la toux, courant en deux le blessé, fait sortir la hernie qui s'échappe, finit par former une tumeur énorme et livre le hernieux aux risques mortels de l'étranglement herniaire.

Aussi, pour éviter à la fois les dangers de leur infirmité et les inconvénients de la mauvaise saison, tous les hernieux doivent porter l'appareil moderne et perfectionné par excellence : l'**Appareil Pneumatique et sans ressort de A. CLAVERIE**.

SEUL il permet aux blessés de se livrer sans crainte aux exercices les plus pénibles et de supporter allègrement les plus grandes fatigues.

SEUL il réalise et garantit une réduction absolue de toutes les hernies, ainsi qu'une immobilisation définitive de la tumeur, qui équivaut à sa suppression totale.

SEUL il peut être porté de jour et même de nuit sans aucune gêne.

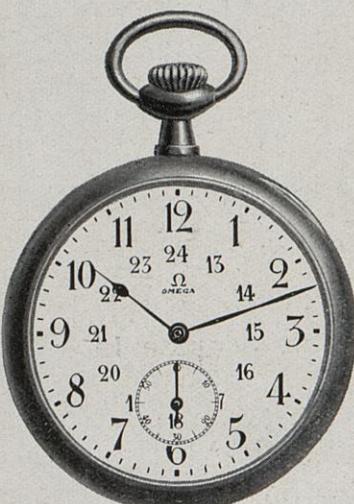
Plus de 5.000 Docteurs-Médecins recommandent, dans tous les pays du monde, l'**APPAREIL CLAVERIE**, qui a rendu à des milliers de hernieux le bien-être et la joie de vivre.

Aussi toutes les personnes atteintes de Hernies, Efforts et Affections similaires, doivent essayer cet incomparable appareil et rendre visite au renommé spécialiste Mr A. CLAVERIE, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris, où tous les renseignements et conseils leur seront donnés gracieusement tous les jours, même dimanches et fêtes, de 9 heures à 6 heures.

Angle de la rue Lafayette. -o- Métro : Louis-Blanc.
Téléphone : Nord 03-71 -o- Adresse Télégraphique : Vericla-Paris.

En province, l'application des "Appareils Claverie" est faite lors des passages des Spécialistes-Collaborateurs de Mr A. Claverie. Ces passages continuent à avoir lieu tous les deux mois dans les villes principales. — Demander les dates, indiquées par correspondance.

La nouvelle édition du *Traité de la Hernie*, par A. Claverie, important ouvrage de 160 pages, illustré de 150 photogravures, sera adressée gratuitement et discrètement, ainsi que tous renseignements et conseils, à tous les lecteurs du *Monde Illustré* qui en feront la demande à Mr A. Claverie, 234, Faubourg Saint-Martin, à Paris.

OMEGA

Montre "OMEGA"

19 LIGNES

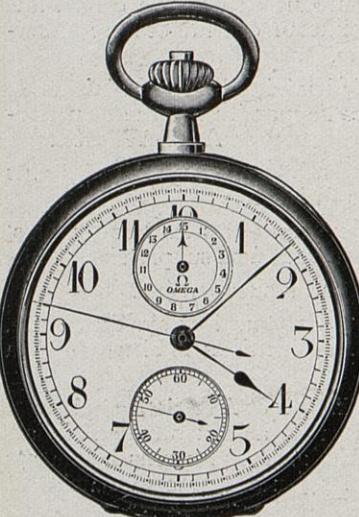
Or, depuis 184 fr.
Argent, depuis 52 fr.
Acier ou Nickel, depuis 38 fr.
Acier ou Nickel, avec Cadran lumineux au radium, depuis 50 fr.



Montre "OMEGA"

SUR BRACELET CUIR

Argent, depuis 64 fr.
Argent, avec Cadran lumineux au radium, depuis 73 fr.
Se fait également en Nickel, depuis 52 fr.
Et en Nickel, cadran lumineux, depuis 61 fr.



Chronographe "OMEGA"

Or, depuis 431 fr.
Argent, depuis 132 fr.
Nickel ou Acier, depuis 115 fr.

Catalogue illustré No 7-B
franco sur demande.

En vente chez les meilleurs horlogers du monde entier et chez

KIRBY, BEARD & CO LTD
5, rue Auber, PARIS

SIROP DE RAIFORT IODÉDE GRIMAUT & CIE
Dépuratif par excellencePOUR
LES
ENFANTS POUR
LES
ADULTES**VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX**

DE CHAPOTEAUT.

FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé Spécialement aux CONVALESCENTS, ANÉMIÉS, NEURASTHÉNIQUES, Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies.
VENTE EN GROS:
8 RUE VIVIENNE, PARIS.**OXO Bouillon OXO****OBÉSITÉ LIN-TARIN CONSTIPATION****LIQUEUR CRÉÉ EN 1813 VOIRON (Isère) BRUN-PEROD véritable CHINA-CHINA****POUDRE DE RIZ AMBRE ROYAL**
La plus Parfaite des Poudres
VIOLET, PARFUMEUR, PARIS

Soignez vos Convalescents
Sustenez les Blessés
Tonifiez les Affaiblis
Par le **VIN AROUD**
VIANDE — QUINA — FER
Paris. Rue de Richelieu, 28 et toutes Pharmaci

La Seringue à Jet rotatif MARVEL
est recommandée depuis 20 ans par les médecins de tous pays pour le traitement des malaises de la femme et pour la toilette quotidienne.
Exiger le nom MARVEL sur la poire
Prix franco : 18 fr. — Notice gratis MARVEL (Service A B) 20, rue Godot-de-Mauroi.

HERNIE

BREVETÉ S.G.D.G.
Le Bandage MEYRIGNAC est le seul appareil sérieux recommandé par tous les comités médicaux.
Supprime les Sous-Cuisse et le Terrible Ressort Dorsal.
ENVOI GRATUIT DU TRAITEMENT SUR LA HERNIE.
Exiger sur chaque appareil le nom et l'adresse de l'inventeur.
MEYRIGNAC. Breveté. 229, r. St-Honoré, Paris (Tuilerie)

RHUM ST-JAMES

ce prestigieux pays des Antilles est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde.



JUBOL

rééduque l'Intestin.

**Constipation
Entérite
Glaïres
Vertiges
Aigreurs
Pituites
Clous
Migraines
Langue chargée.**

Communications :

Académie des Sciences (28 juin 1909).
Académie de Médecine (21 décembre 1909).



La mer fournit l'agar-agar, cette algue marine qui entre dans la composition du JUBOL.

Il faut évacuer l'intestin (sans moyens violents) en le réhabituant doucement à fonctionner. Sans rien changer à vos habitudes, le JUBOL pris chaque soir rééduquera l'intestin, digérera les aliments qui y séjournent. Vous aurez un intestin propre, sain, et il aura recouvré toute son activité et son bon fonctionnement.

JUBOL

Éponge l'intestin et le nettoie
Évite Appendicite
Prévient l'Entérite
Guérit Hémorroïdes
Réduit Embonpoint
Harmonise les formes

SEUL le JUBOL a été employé dans les observations citées aux Sociétés savantes sur la rééducation de l'Intestin.

Établissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. La boîte, franco, 5 fr. Envoi sur front. Pas d'envoi contre remboursement.

VAMIANINE

Tabes, Avarie, Maladies de la Peau

Nouveau produit scientifique non toxique, à base de métaux précieux et de plantes spéciales.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris, franco 10 francs.

Il sera remis sur demande la brochure

MÉDICATION PAR LA VAMIANINE, par le Dr De LEZINIER, Docteur ès-sciences, Médecin des hôpitaux municipaux de Marseille.



Acné
Psoriasis
Eczéma
Ulcères

La Vamianine est un dépurateur intense du sang qui, dans les affections cutanées, agit avec une remarquable efficacité.

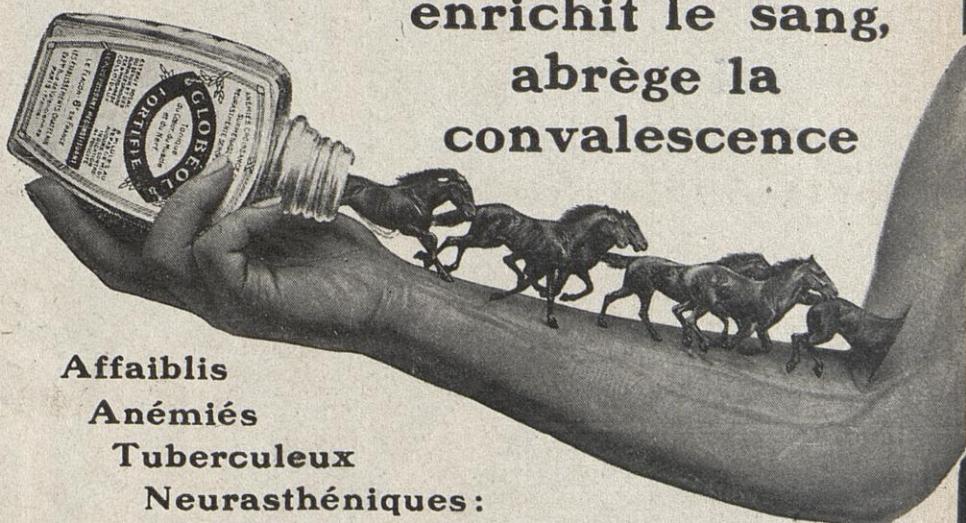
L'OPINION MÉDICALE :

« Ce qui est absolument démontré, c'est que, même employée seule au cours des manifestations primaires et secondaires de la syphilis, la Vamianine donne des résultats comme jamais les médecins qui l'emploient n'en auront auparavant constaté dans leur pratique spéciale. »

Dr RAYNAUD,
Ancien médecin en chef des Hôpitaux militaires.

GLOBÉOL

enrichit le sang, abrège la convalescence



Affaiblis
Anémiés
Tuberculeux
Neurasthéniques :
Globéolisez-vous.

Le GLOBÉOL est le plus puissant régénérateur du sang, augmente le nombre des globules rouges et leur richesse en hémoglobine, en métaux et en ferments. Sous son action, l'appétit renaît aussitôt et les couleurs reparaissent. Le GLOBÉOL rend le sommeil et restaure très vite les forces. Un sang riche et généreux circule bientôt dans tout le corps et rétablit les organes malades et anémiés.

Efficacité immédiate et constante

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco 6 fr. 50 ; la cure intégrale (4 flacons), franco 24 fr. Envoi franco sur le front. Pas d'envoi contre remboursement.

L'OPINION MÉDICALE :

« Malgré tous les avantages que peut présenter la sérothérapie artificielle, dont on a parfois voulu faire une méthode capable de remplacer la transfusion sanguine elle-même, et ceci avec avantage, disait-on, malgré qu'il faille toujours avoir recours à elle au moins dans les cas urgents, nous ne croyons pas que la sérothérapie puisse donner, en une foule de cas, les résultats remarquables qu'on peut obtenir d'une cure prolongée de Globéol. En face d'un organisme à remonter, à revivifier, à refaire, c'est toujours à ce dernier que nous donnerons la préférence. »

Dr HECTOR GRASSET, licencié ès-sciences, lauréat de la Faculté de Médecine de Paris.

CRÈME FLORÉÏNE

PARFUMS
POUDRE SAVON

CRÈME
DE BEAUTÉ



D.O.M.

BÉNÉDICTINE

LA GRANDE
LIQUEUR
FRANÇAISE



SEM